

Mission Scientifique DU BOURG DE BOZAS

DE LA MER ROUGE A L'ATLANTIQUE

à travers

L'AFRIQUE TROPICALE

(Octobre 1900 — Mai 1903)

CARNETS DE ROUTE

Préface de M. R. DE SAINT-ARROMAN

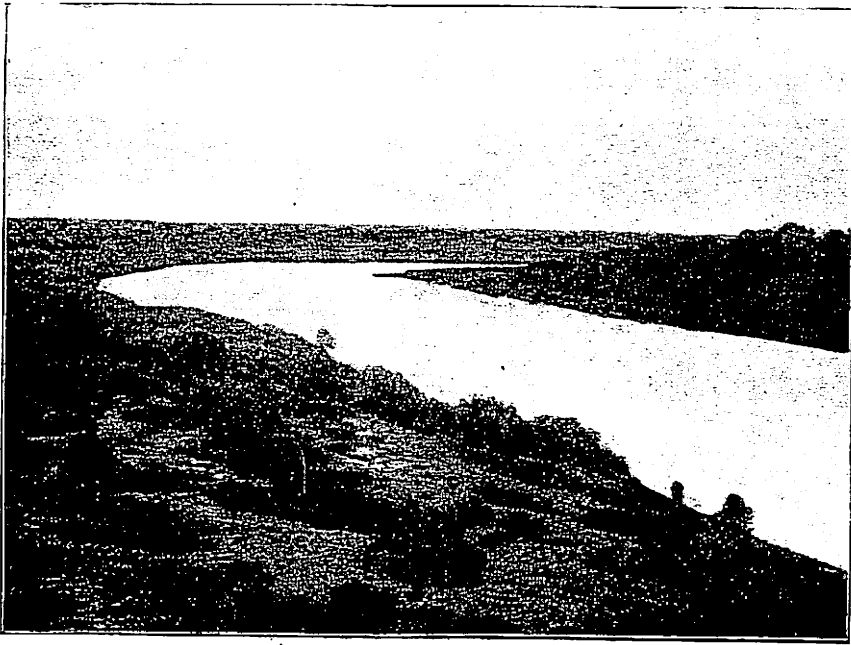
Ouvrage accompagné de 172 illustrations
d'après les photographies originales de la mission,
et de trois Cartes de l'itinéraire parcouru.



PARIS

F. R. DE RUDEVAL, ÉDITEUR
4, RUE ANTOINE DUBOIS, 4

—
1906



L'Omo, près du confluent de la rivière Anton.

CHAPITRE XV

Vers l'Omo

(17 mai-6 juin 1902)

EN PAYS NÈGRE : LE BASKÉTO. — LA LIMITE DES RACES SÉMITIQUE ET NIGRI-TIENNE. — ENFIN, LA PLAINE !... LA JUNGLE ET LES ÉLÉPHANTS. — AU LONG DE LA RIVIÈRE ANTON. — UN PAYS DE VOLEURS ET DE FANTÔMES. — L'ITINÉRAIRE DE DONALDSON SMITH ATTEINT. — LE MOURSI. — LA BOUCLE DE L'OMO. — UN CHEF ABYSSIN. — UN BASKETO. — ABSTENTION HÉROÏQUE. — L'OMO !

M. du Bourg et M. Didier chevauchaient, le 17 mai, à quelque distance de la caravane, dans une plaine assez large qui séparait les monts du Gofa, auxquels ils tournaient le dos, des monts du Basketo et du Dimé, vers lesquels ils se dirigeaient. Cette plaine était sillonnée d'une multitude de petites rivières, aux eaux peu courantes, fournies par les montagnes voisines, et s'étalant parfois en grandes plaques marécageuses qui obligeaient la mission à de grands détours. On était à 2.000 mètres ; la chaleur et l'humidité, les deux agents essentiels de la pousse du maïs, avaient permis dans toute la plaine la culture en grand de cette céréale : les champs de maïs alternaient avec les marécages et les grands carrés de roseaux et

faisait beaucoup de vacarme : Daniel tentait en vain de le calmer, tandis que M. Brumpt, imperturbable, semblait attendre la fin de ces criaileries. A l'arrivée du vicomte, le choum accourt vers lui et réclame justice sur un ton suraigu.

« Ton lieutenant, clame-t-il, m'a giflé. Il a giflé un fonctionnaire de Ménélik! Châtie-le. »

Il est vrai que le docteur, exaspéré par les atermoiements de cet homme, qui se refusait à lui livrer le passage et même à lui indiquer la route, l'a quelque peu bousculé. Diplomatiquement, le vicomte commence par faire apporter le rescrit de Ménélik, enjoignant à tous ses sujets de bien recevoir la mission. Comme de coutume, lecture en est faite à haute voix par Daniel, tous se tenant découverts dans le plus profond silence. Et ce silence obligatoire calme à moitié le choum, qui se grisait lui-même à ses propres cris. La ruse de l'explorateur a réussi : quand la lecture est terminée, le choum reprend ses protestations, mais sans conviction et sur un ton plus modéré. Il ne demande plus la tête de son adversaire, lequel n'a cessé de sourire philosophiquement... Et l'on s'en tire avec le don d'une carabine. Le choum et ses administrés sont désormais tout dévoués à la mission.

Pendant cet entretien mouvementé, M. du Bourg avait pu constater que les hommes à qui il avait maintenant affaire étaient bien des nègres. Il avait décidément quitté le pays oualamo. Ces nègres rappelaient les Chankalla qui habitent sur les bords du haut Nil. Ils étaient absolument nus ; à peine les femmes et les jeunes filles portaient-elles un minuscule tablier de pudeur ou de petites jupes fabriquées en feuilles de musa. Comme chez toutes les peuplades primitives, les ornements remplaçaient le vêtement : grelots, perles et grigris abondaient sur toutes les poitrines. Et parmi tous ces êtres primitifs, dans cette katama pourtant très populeuse, on ne voyait que de très rares Abyssins : ils semblaient être installés là seulement pour indiquer par comparaison à l'ethnographe combien leur race était supérieure à celle de ces malheureux nègres, naïfs, arriérés, enfantins.

Au reste, ces sauvages semblaient fort experts en agriculture et les gens du Choa eussent pu venir ici prendre des leçons. Sur les pentes des collines, très vertes, autour des huttes basses, en forme de pain de sucre, s'étendaient des champs de maïs, de sorgho, et de certaines aroïdiées (arrow root) dont les feuilles et les rhizomes sont comestibles. Les palmiers et des kossos de plusieurs espèces abritaient contre le vent de grandes plantations de café assez bien entretenues. Sur les pâturages paissaient quelques

troupeaux de vaches petites, rondes et grasses, des chevaux, des mulets et quelques ânes. Tout donnait l'impression de l'abondance et d'un travail fructueux : les réserves de grains étaient abritées sous le chaume auprès des maisons, et les hommes et les femmes labouraient certains champs en retard avec deux piquets ferrés dont ils se servaient fort adroitement. On était à coup sûr dans une région très riche.

« Vous le croyez, du moins, déclarait à ses compagnons M. du Bourg, qui revenait en maugréant d'une exploration à travers le village. Eh bien ! détrompez-vous ; il paraît que nos yeux nous abusent. Questionnez tous ces gens comme je viens de le faire. Tous vous répondront sur un ton plaintif qu'ils n'ont rien, que la terre est pauvre et que la maladie a tué tous leurs bestiaux. Ils mentent même devant l'évidence. On ne peut obtenir d'eux aucun renseignement exact. Ils n'ont même pas voulu me dire où ils prennent le fer de leurs instruments aratoires. Il a fallu m'adresser à un Abyssin pour savoir qu'il vient du Dimé !

— Et pourquoi ces mensonges ? pourquoi ce mutisme ?

— Daniel prétend, et son affirmation est plausible, qu'ils mentent parce qu'ils craignent qu'on pille leurs greniers et qu'on aille épuiser leurs gisements miniers. Cette réserve et cette dissimulation leur seraient donc imposées par l'expérience de la rapacité abyssine. Nous prennent-ils donc pour des Abyssins ? »

Et la vertu du vicomte s'indignait...

Le 20 mai la caravane pénétrait décidément dans le pays baskéto. Entre les montagnes, une grande plaine s'ouvrait, que les habitants disaient s'étendre jusqu'à l'Omo. Celui-ci se trouvait, disaient-ils, à dix jours de marche. Malgré les récriminations des Abyssins de la caravane, qui préféraient la montagne, plus peuplée, offrant plus ample matière à ce que Daniel appelait le « chapardage » le vicomte engagea sa troupe dans cette plaine.

« Maître, disaient les Abyssins, dans la plaine nous mourrons de soif ».

En fait, ce danger n'était pas à craindre. La plaine n'était pas tellement large que les explorateurs dussent jamais perdre de vue l'horizon montagneux : en cas de sécheresse on aurait vite fait de regagner les chemins montueux qui conduisaient aux sources certaines. Au reste la plaine ne présentait point l'aspect du désert. Avant d'y engager ses hommes, M. du Bourg l'avait inspectée à la lunette du haut de la montagne : légèrement ondulée, elle ne paraissait nulle part absolument dénuée de végétation ; et même au loin, en avant d'une ligne monta-

gneuse qui devait être le Dimé, une grande zébrure sombre annonçait certainement une forêt épaisse, une forêt galerie, partant une rivière importante. Quelle était cette rivière ? Après avoir pris conseil de ses acolytes, M. du Bourg put se croire autorisé à identifier ce cours d'eau hypothétique avec celui que certaines cartes désignaient sous le nom d'*Anton*, affluent de l'Omo. Cette rivière est appelée par d'autres Ousné ou Podi. En interrogeant les hommes de l'expédition, nos voyageurs purent se persuader que ces trois noms n'étaient pas des noms propres, mais signifiaient également *rivière* en des dialectes différents.

Toutes ses prévisions se réalisèrent au cours de la marche qui occupa les jours suivants. Parfois aux bois et aux grasses prairies des contrées humides succédaient les mimosas épineux, les hautes herbes comme vernissées contre l'évaporation et la chaleur et coupantes ainsi que des rasoirs, — en un mot tous les signes précurseurs de l'aridité absolue. Mais nulle part l'eau ne manqua et l'on atteignait bientôt la rivière Anton, que la caravane devait suivre jusqu'à l'Omo.

Ici le paysage était merveilleux. La rivière coulait en certains points au milieu de sites rocheux et boisés, où les amoncellements de blocs de grés alternant avec les dépressions feuillues et sombres rappelaient tel coin de la forêt de Fontainebleau. Plus bas, la rivière, se faisant plus large et plus forte, avait depuis longtemps brisé, rongé, pilé, éparpillé la roche, et sur ses rives planes c'était la forêt-galerie qui s'étendait, le ruban noir que notre explorateur avait discerné du haut des monts du Baskéto. Et la caravane s'enfonça dans l'ombre bienfaisante. Souvent il lui fallut se servir du sabre d'abatis pour se frayer un passage entre les lianes entrelacées. C'est à peine si de loin en loin les traces d'un ancien sentier apparaissaient, parallèles au cours de la rivière : les pièges à éléphants, que l'on y découvrait encore, indiquaient là une région autrefois fréquentée par les pachydermes et par l'homme. Mais ni l'homme ni les pachydermes ne paraissaient plus. Ce fut un Abyssin qui dut expliquer à M. du Bourg comment les indigènes procédaient pour s'emparer de ceux-ci :

« Les trous sont toujours creusés sur le bord de la route que suivent les éléphants. On rejette la terre au loin, afin que le tas n'indique point le piège à la bête maligne. Le chasseur se tapit dans le trou, recouvert de frondaisons. Quand vient à passer l'éléphant, l'homme essaie de lui couper les tendons du jarret pour le faire tomber ; il se tapit de nouveau dans sa cachette souterraine et il attend. Si la tentative a réussi, l'éléphant tombe, ne pouvant se tenir sur trois pattes. Alors, selon sa bravoure, le chasseur sort de sa cachette pour l'achever ou le laisse mourir d'épuisement.

Dimé, 6° 19' N, 36° 15' E

ou : 5° 45' N, 36° 17' E



Rhinocéros tué par M. du Bourg dans le Dimé.

du nom de Robbi et sur un bouc. Notre savant manifestait pour sa collection d'insectes une sollicitude qui étonnait beaucoup les porteurs indigènes : comment peut-on, semblait dire leur face stupéfaite, nourrir avec soin des êtres malfaisants et leur donner à piquer ce petit chien et ce bouc ? Si l'on veut s'en débarrasser, il vaudrait mieux en faire quelque succulent rôti ?

« Allez donc leur expliquer, disait en riant M. du Bourg, que grâce à vous Robbi et le bouc deviennent des auxiliaires de la science ! »

Cependant la marche continuait à travers un pays de plus en plus humide et de plus en plus chaud. C'est qu'en suivant le cours de la rivière Anton la caravane descendait rapidement à des altitudes fort basses. En 4 jours elle s'était abaissée de plus de 700 mètres. Elle était maintenant à 850 mètres d'altitude et la température semblait à nos voyageurs singulièrement chaude après l'air frais et salubre des hauteurs éthiopiennes. Entre les lambeaux de forêt s'étendaient perpendiculairement à la rivière des ravins profonds où roulaient des eaux abondantes, preuve certaine que la saison des pluies venait de se terminer récemment. Autre preuve : de grandes flaques d'eau occupaient encore toutes les dépressions que l'on pouvait remarquer dans le sol. Ce fut merveille, si, au cours de la marche dans cette contrée basse, chaude et humide, la fièvre paludéenne ne fit aucune victime. En tout cas, elle devait y régner comme une menace perpétuelle, car les vols avaient subitement cessé, indice sûr que tout habitant avait disparu.

Enfin, le 27 mai, M. du Bourg débouchait dans une vaste plaine dominée par les contreforts du Dimé, et qui s'étendait continûment vers l'ouest jusqu'à l'Omo. La rivière traversait la plaine et semblait aller se perdre entre deux contreforts montagneux qui devaient être le Dimé et le Bako : c'était donc sur cette coupure qu'il fallait pointer : là-bas était l'étape, là-bas était l'Omo !...

La plaine semblait avoir revêtu sa plus belle parure pour recevoir les explorateurs. Les mimosas de cette région demi-désertique étaient en fleurs et leurs grappes d'or contrastaient avec les fleurs d'un mauve tendre qui émaillaient l'herbe de la steppe. Sur les bords de la rivière, aux mimosas succédaient les palmiers phœnix et certains buissons de petits arbustes dont les baies de couleur orange pendaient en grappes gracieuses. Partout le plus grand calme régnait dans cet océan de verdure : aucun homme, aucun animal visible ; la caravane marchait au milieu du silence ; aucun souffle d'air n'anima le paysage immobile. Et ce silence et ce calme ne laissaient pas d'être impressionnants.

« Du moins ne sommes-nous plus volés, ici ! s'écria M. du Bourg, rompant le silence qui accablait ses compagnons. La forêt avait des yeux invisibles et des mains insaisissables : la steppe, elle, n'en a pas. »

Néanmoins, cette solitude, cette absence de toute vie animale parmi la surabondance de la vie végétale, les oppressaient au point que nos voyageurs eussent volontiers consenti à rencontrer un ennemi, pourvu que cela remuât, criât, sortît de l'immobilité où toute chose semblait ici se figer et se complaire.

Pourtant des hommes avaient déjà passé par là, des Européens. Dans la soirée du 27 mai, en effet, M. du Bourg se persuada que la caravane campait sur le point le plus extrême qu'avait atteint au nord l'explorateur Donaldson Smith lorsqu'en 1894 il explora le lac Rodolphe, venant de la Somalie anglaise. Ainsi les deux itinéraires étaient maintenant raccordés : on était dans ce pays des Moursi, nègres analogues aux Baskéto leurs voisins. Se dissimuleraient-ils comme eux, la mission aurait-elle à souffrir de leurs vols ?... Le massif du Dimé (le mont Smith, comme l'avait nommé son premier explorateur) se dressait maintenant à l'E. S. E. de la caravane qui lui tournait le dos. Dans son désir d'atteindre l'Omo, M. du Bourg faisait hâter la marche. La route montait rapidement, mais les pentes paraissaient moins rudes parce qu'on espérait que derrière ce dernier dos de pays la vallée de l'Omo s'offrirait enfin à la vue. Le 29 mai, M. du Bourg, quittant la caravane, et montant au sommet d'un piton rocheux qui s'avancait dans la plaine comme un bastion détaché de la montagne, put l'apercevoir enfin. Il coulait à 200 mètres en contrebas : l'eau en était sur certains points visibles ; mais la plus grande partie de son cours était dissimulée par une bande de forêt-galerie que M. du Bourg jugea large de 15 kilomètres environ. Le fleuve décrivait une grande boucle, de la façon indiquée par l'explorateur Bottego dans la très remarquable relation de son voyage mise au point après sa mort par ses lieutenants. M. du Bourg crut apercevoir quelques groupes de maisons dispersés dans la boucle. Cette vue redoubla son courage et il rejoignit en hâte ses compagnons pour leur faire part de sa découverte.

Plus la caravane avançait, et plus le pays se faisait vert et humide, annonçant l'approche d'un grand fleuve. La tsé-tsé se montrait plus mauvaise dans ces régions déjà marécageuses. De plus un nouveau fléau se manifesta : la peste chevaline (1). Dans la journée du 30 mai, plusieurs animaux qui étaient allés boire à la rivière tombèrent pendant qu'on les

(1) C'est ce que les Anglais de l'Afrique Australe appellent *horse sickness*.

— Mais ces pièges sont abandonnés.

— C'est que les nôtres, depuis qu'ils détiennent le pays, ont fait de grands massacres d'éléphants ; ceux qui ont échappé se sont certainement retirés vers le sud.

— Mais les habitants, s'exclamait M. du Bourg, en qui l'ethnographe aux abois protestait, les habitants, vous ne les avez pas tous tués ! Ont-ils donc fui ? »

En effet, de temps en temps, de petites clairières, œuvre évidente de l'homme, apparaissaient et procuraient pour un instant aux explorateurs la jouissance de la lumière, avant qu'ils replongeassent dans la forêt. Mais ceux qui avaient pratiqué ces clairières avaient disparu. Avaient-ils fui devant la conquête ou se cachaient-ils des Européens ?

Or, le 23 mai, dans l'après-midi, un homme vient annoncer à M. du Bourg que deux chevaux et un mulet chargé ont disparu. Le chef retourne lui-même avec quelques hommes à la recherche des bêtes, peut-être égarées. Il ne trouve rien. Pourtant un des chercheurs revient avec une indication grave : il a suivi pendant quelque temps les traces des trois bêtes auxquelles se mélaient des pas d'hommes. Puis, les traces s'enfonçant dans la forêt, il a craint d'être attaqué dans la solitude et il a rebroussé chemin. Plus de doute, les animaux ont été volés ; la forêt silencieuse abrite des hôtes ; des yeux hostiles, des guetteurs rapaces épient la caravane dans l'ombre. La nuit suivante, la garde du camp fut doublée...

Le lendemain, nouvelle disparition : un cheval, deux mulets et deux ânes escamotés avec leur charge, voilà le bilan de la journée. On envoie à leur recherche : le caporal Mirdjân rentre le soir en affirmant avoir vu des nègres armés d'arcs et de flèches qui se sont sauvés à son approche. La garde est encore doublée, les armes vérifiées, carabines et revolvers mis à la portée de la main pendant le sommeil : au matin, aucune alerte n'avait eu lieu. Et ce jour là deux mulets chargés disparurent encore. Il est vrai que M. Golliez retrouvait un mulet... sans sa charge perdu la veille. Ce fut la seule restitution que l'on obtint de la forêt. Et jamais aucun voleur en vue, si ce n'est les nègres hypothétiques de Mirdjân !

M. du Bourg avait hâte de sortir de cette forêt enchantée. La brousse est moins traîtresse, au clair soleil ! — Et puis la tsé-tsé, la terrible tsé-tsé venait de faire son apparition. La présence d'une rivière assez considérable permettait là l'existence du redoutable insecte. Par bonheur aucune bête de somme ne fut piquée. Le docteur récolta une ample collection de ces bestioles dont il se servit pour faire des expériences sur un petit chien

ramenait pour les charger. Ils ne devaient plus se relever. C'était dix bêtes de somme qui manquaient subitement à la mission. Et où en trouver d'autres ? La troupe était déjà réduite à la portion congrue depuis les vols récents. Faudrait-il, comme jadis dans la steppe somal, laisser en dépôt les charges les plus lourdes, pour venir les reprendre quand on aurait trouvé de nouveaux animaux ? Mais cela était-il prudent, dans cette région où M. du Bourg se supposait épié comme naguère ? et les espions, qui peut être entouraient la caravane, ne profiteraient-ils pas du petit nombre de gardes que l'explorateur laisserait au dépôt, pour les attaquer ? Tout était à craindre de la part d'habitants dont l'astuce malfaisante s'était révélée les jours précédents. L'embarras de M. du Bourg était grand.

Enfin, le lendemain 31 mai, Daniel, qui était à l'avant-garde, accourut porter à M. du Bourg une nouvelle rassurante : un chef abyssin, escorté d'une troupe nombreuse, s'était présenté à lui et demandait à voir le vicomte. Il attendait à un kilomètre de là. Après douze jours de solitude complète, on allait donc revoir des hommes, et des hommes presque civilisés, car, dans ce pays de nègres primitifs, un fonctionnaire de Ménélik pouvait être considéré comme un modèle de civilisation.

« C'est ainsi, murmurait en soupirant M. du Bourg, que les appréciations varient avec les latitudes et les points de vue ! »

Combien on était loin, déjà, d'Addis-Ababa, des colons européens, de la demi-culture et de l'*européanisation* superficielle de la cour du négous !... Ce fut presque comme un compatriote que M. du Bourg aborda le chef abyssin.

Celui-ci n'était abyssin que par adoption : c'était un Galla musulman qui avait reconnu la suzeraineté de Ménélik. Cruelle déception : il n'avait aucun pouvoir dans la contrée, qu'il parcourait simplement avec ses 60 hommes pour chasser l'éléphant et le rhinocéros. Il n'avait même du pays qu'une notion rudimentaire, — assez exacte toutefois pour qu'il déclarât à M. du Bourg que les larcins dont il avait été victime ne l'étonnaient pas. Il confirma toutes les suppositions de l'explorateur sur le pays, qui était bien le pays de Moursi, jadis exploré par Donaldson Smith. Il quitta le vicomte avec de nombreuses marques d'amitié et après avoir bien voulu se charger de quelques lettres pour Addis-Ababa où il retournait. Mais il le laissa indécis comme auparavant, sans aucune ressource, sans aucune indication nouvelle, si l'on excepte l'affirmation *a priori* contestable que sur le lac Rodolphe se trouvaient des bateaux à vapeur !...

A la fin de la même journée, un incident plus intéressant se produisit. Des hommes en chasse rencontrèrent et capturèrent un nègre. C'était un